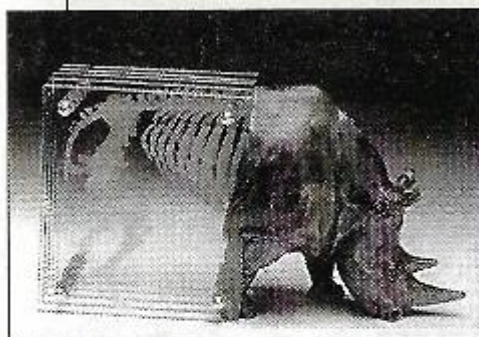


CIMAISES



Nicko Rubinstein.

C'est dans l'héritage culturel, historique et pictural que Nicko Rubinstein puise son inspiration. Et c'est grâce à une imagination originale qu'il a su exploiter et

renouveler cet héritage. Ses études de géologie, sa passion pour la paléontologie et pour le règne animalier en général, l'ont tout naturellement conduit à créer, au fil de son travail, un bestiaire des plus personnels. Car le souci de l'artiste n'est pas de reproduire une faune figée et académique. Ses sculptures ludiques, parfois mobiles et interactives, dévoilent en même temps le visible et l'invisible (rhinocéros, crocodiles, tortues ou kangourous en bronze, dont le squelette est figuré par un ingénieux système de plaques de verre ou d'intégration d'éléments récupérés). La référence au monde contemporain est toujours présente. L'artiste dessine également sur des supports de verre des bisons et des cerfs. Il mêle à sa peinture du sable et des collages de journaux ou de pages de livres d'école. Ainsi réussit-il à revisiter et à actualiser avec humour les œuvres rupestres du temps de Lascaux. Il y ajoute ses fantasmes et sa propre mythologie. Rubinstein est un artiste-éthologue qui surprend par sa finesse et son éclectisme créateur.

D.T.

*Galerie Arcturus. 65, rue de Seine. 75006 Paris.
Jusqu'au 7 avril.*

ARTS

PAR JEAN-JACQUES LEVEQUE

La génération pop

CIMAISES



Nicko Rubiastela. C'est dans l'étriqué culturel, historique et péroral que Nicko Rubiastela puise son inspiration. Et c'est grâce à une imagination originale qu'il a su exploiter et

renouveler cet héritage. Ses études de géologie, sa passion pour la paléontologie et pour le régime animalier en général, l'ont tout naturellement conduit à créer, au fil de son travail, un bestiaire des plus personnels. Car le souci de l'artiste n'est pas de reproduire une faune figée et académique. Ses sculptures boulopes, parfois mobiles et interactives, dérivent en même temps le sigilote et féroce des dinosaures, crocodiles, tortues ou kangourous en brousses, dont le squelette est figuré par un ingénieux système de plaques (de verre ou d'aluminium d'échelle récupérées). La référence au monde contemporain est toujours présente. L'artiste dessine également sur ses supports de verre des bisons et des cerfs. Il mêle à sa peinture du sable et des collages de journaux ou de pages de livres d'école. Arait réussit-il à revisiter et à actualiser avec humour les œuvres rupestres du temps de Lascaux. Il y ajoute ses fantasmes et sa propre mythologie. Rubiastela est un artiste d'atelier qui surprend par sa finesse et son eclecticisme créateur. D.T.

Galerie Arcobius, 66, rue de Seine, 75006 Paris. Jusqu'au 7 avril.



« Andy », par Christopher Makos. C'était en 1961. Pendant des mois, Andy Warhol s'est prêté aux jeux de l'objectif de son ami Christopher Makos qui, s'inspirant de la célèbre série des photos de Duchamp immortalisée par Man Ray dans les années 20, souhaitait faire sa muse de la figure itaerale du Pop Art. Quelques uns de ces clichés

En avant-propos de l'effusion de mai 1968, l'art, toujours en avance sur les séismes sociaux, avait déjà revendiqué une liberté tous azimuts et dénoncé l'emprise d'une société de consommation. La musique s'est mise de la partie. C'est toute une génération qui a vécu les années pop. Regard rétrospectif, regard critique ?

LES années qui suivent la Libération connaissent les soubresauts d'une culture encore profondément attachée à l'avant-guerre. C'est comme une réponse aux questions restées en suspens en raison des événements. L'art s'enflamme pour l'abstraction, ses courants divers, la

figuration trébuchée sur ses complexes d'académisme. En dix ans à peine, l'abstraction elle aussi s'académise et l'Amérique, qui supporte mal d'avoir été si long temps à la remorque de l'Europe, s'agitte et propulse des entreprises artistiques alors révolutionnaires dans la forme et le

fond. Il n'est pas jusqu'à la vénérable Angleterre qui secoue avec violence les derniers avatars de l'ère victorienne.

Paris est au diapason de cette crise, et c'est une véritable explosion qui traverse les années soixante, balisant un tout nouveau territoire où l'image revient, mais dopée par la télévision, la publicité, les arts graphiques alors en pleine évolution, et n'est une imagerie d'inspiration populaire qui va s'organiser, se structurer, chaque artiste explorant un aspect, nourrissant sa peinture de toutes les références du monde le plus immédiat. C'est une crise plus qu'une culture, une fièvre qui houleuse les idées reçues, rejette les artistes pratiquant la peinture de chevalet aux oubliettes de l'Histoire.

On évoquera le dadaïsme, lui-même réaction forcée contre un héritage jugé trop lourd, et la mort célébrée de la peinture passe par le règne de Pollock, la vénération portée à Marcel Duchamp, la récupération des déchets de la société, car, « pop art » et « nouveau réalisme » se côtoient, un engendrant l'autre, comme les deux facettes d'une constellation générale de la peinture de chevalet.

Avant même que la philosophie écologique gagne le terrain qui conduit à la politique, le pop art s'est résolument attaché à la dénonciation de la société de consommation, jouant d'ailleurs un rôle ambigu. La célébrant ici, la dénigrant là, et, finalement, offrant une iconologie qui épuise ses propres effets, banalise ses attaques, et tend à l'esthétisme, retrouvant le paradoxe de cada qui, à force de secouer le mât de cocagne de la civilisation occidentale, se retrouve dans le camp des artistes en mal d'inspiration. A

